

Emmanuelle Bercot, la fille de l'être

CHRONIQUE Mise en scène par Léonard Matton dans «Face à face» d'Ingmar Bergman, l'actrice incarne avec émotion une psychiatre en pleine dépression. Un texte ardu mais fort, dans lequel l'on s'égaré agréablement.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot

aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Emmanuelle Bercot n'est pas une artiste comme les autres. C'est une personnalité audacieuse, une âme forte. Elle a du caractère et une indépendance d'esprit qui l'a toujours tenue éloignée des chemins trop frayés. Le cinéma est son territoire le plus familier. Mais qu'elle écrive, réalise, joue, elle a toujours frappé professionnels et public par la force parfois dérangement de son propos. On voit donc mal qui d'autre qu'elle, aujourd'hui, pourrait soutenir le long parcours, éprouvant, qu'elle accomplit, sous la direction du metteur en scène Léonard Matton, dans *Face à face* d'Ingmar Bergman.

Le miracle, avec elle, pourtant rare au théâtre, c'est qu'elle est l'évidence même. Parfois, elle se joue d'espiègles mimétismes. Ainsi, l'an dernier, dans *Dîner en ville* de Christine Angot, mis en scène par Richard Brunel, elle reprenait la gestuelle, la manière de dire de l'écrivain. C'était très finement mené... Mais en Emmanuelle Bercot, ce n'est pas la composition qui nous intéresse.

C'est l'authenticité, l'engagement. Ce mystère de l'identification d'une comédienne avec son personnage et le jeu que l'interprète maintient avec celui-ci. Dans *Face à face*, film de 1976, Ingmar Bergman raconte la dépression d'une femme. C'est une situation très particulière, puisque cette femme, mariée, mère d'une fille, est médecin psychiatre et travaille dans un hôpital, prend soin de malades dont la raison vacille. Son mari est également psychiatre. Il est au loin, donnant des conférences aux États-Unis.

Parcours labyrinthique

Autant le dire, il s'agit d'un texte très ardu, qu'il a publié et qui a été traduit en français par Lucie Albertini et Carl Gustaf Bjurström. Léonard Matton, qui vient de mener à son terme l'extraordinaire aventure du «théâtre immersif» dans ce lieu éphémère qui fut baptisé Le Secret et où l'on suivit, dans un dédale de pièces, le jeune Hamlet, a mis la barre très haut en choisissant ce texte. Mais au moins est-on devant une matière à représenter, absolument passionnante.

Et si l'on cite le «dédale», c'est que Bergman voit un peu la détresse de Jenny comme un parcours labyrinthique dans un monde où elle ne sait plus si elle rêve, si elle est plongée dans

LE FIGARO



Emmanuelle Bercot campe une Jenny vulnérable et invincible, émouvante et d'une vérité bouleversante. PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

un cauchemar ou si c'est l'affreuse et douloureuse réalité de sa vie qui est là. Et nous, public, évidemment, on se pose beaucoup de questions. On est dans un monde où l'illusion nous enveloppe également. La scénographie et les lumières d'Yves Collet nous égarent sans cesse comme les images : on n'est jamais certain de ce que l'on voit, de ce

que l'on entend. L'environnement sonore de Claire Mahieux et la musique de Jules Matton (le frère de Léonard, tous deux fils du regretté Charles Matton) nous plongent dans un monde informel. Rien n'est stable.

Sept comédiens pour vingt-quatre figures : seules Emmanuelle Bercot et la fine Lola Le Lann, sa fille, ne por-

tent qu'un personnage. On repère les protagonistes et l'art des autres acteurs : Évelyne Istria (la grand-mère notamment), Nathalie Kousnetzoff (plusieurs figures angoissantes), Thomas Gendronneau (un jeune musicien), Philippe Dormoy (le grand-père, Wankel et surtout Erick), David Arribe (Thomas Jacobi). De salle à plateau, on entraperçoit certaines scènes et, comme Jenny, on ne sait plus où l'on est. C'est le souhait du metteur en scène. Certains moments sont très violents : l'agressivité d'une patiente, une tentative de viol, un suicide aux médicaments. C'est cadré précisément, mais l'ensemble demeure un peu long. C'est dommage. Il y a sans doute un rythme plus soutenu à trouver, et peut-être des coupes.

Demeure l'exceptionnelle Emmanuelle Bercot, féminité dorée et blonde, continuellement présente, habillée des beiges doux de Raoul Fernandez. Cheveux relevés en chignon, vulnérable et invincible, timbre idéal, émouvante dans la détresse comme la joie, d'une vérité bouleversante. Du très grand art. ■

Face à face, Les Plateaux Sauvages

(Paris XX^e), ce soir à 20 heures.

Puis au Théâtre de l'Atelier (Paris XVIII^e),

du 16 janvier au 24 février.

Tél. : 01 46 06 49 24.

Texte publié chez Gallimard.